

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

Vers le large...(Lettre à mon cousin)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 137-142

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Vers le large...

Lettre à mon Cousin

Carissime,

Cette lettre sera longue. Peut-être n'en recevras-tu point d'autres avant mon retour définitif au pays natal.

Dès la semaine prochaine, en effet, j'entre dans la période de préparation de mon dernier examen de doctorat et je devrai m'abstenir de toutes autres préoccupations.

Ne souris point ! Les études de droit que tu crus sacrifiées ont toujours gardé leur juste place dans mon activité, mais si je ne t'en parlais pas plus souvent, c'est qu'à la vérité elles ne suffirent jamais à absorber ma vie.

Contre tes malignes prévisions, je regagnerai donc la bonne petite ville paternelle pour y poursuivre ma carrière d'avocat. Voilà une résolution dont le prosaïsme rompra sans doute l'échafaudage de tes divinatoires ; accueille-la cependant comme le résultat de mûres et sérieuses réflexions.

Mes amis d'ici sont prévenus. Malgré l'inévitable mélancolie de la séparation prochaine, je tâche de faire bonne figure au devoir nouveau qui commence, car, jusqu'à présent, je suis un débiteur et il est temps que je commence à me libérer de toutes les obligations accumulées.

Tu sais, très cher, quelles furent mes incertitudes premières ; je crois t'avoir décrit à peu près ce qui se passait en moi lorsque les crises d'instabilité morale et de vertige intellectuel me ballottaient entre deux abîmes. Cependant, il est impossible que je sois parvenu à t'avouer les périls qui me frôlèrent à ce

moment, ni les angoisses sans nom que j'ai connues. Peut-être suis-je une exception, une anomalie étrange, au milieu de la jeunesse, mais je ne puis pas rester dans le vague compromis où certains se plaisent. Il faut que je sache où je vais, pourquoi je vis, pourquoi je souffre ! Il faut que les forces de mon être s'attachent à quelque chose de fixe, d'éternel ! Il faut que j'aime et que l'objet aimé ne comble pas tout à coup de l'horreur de son fini ma soif d'amour qui est infinie, qui va au-delà ! Or, l'élan de ma nature pouvait me porter jusqu'aux extrêmes chutes, jusqu'aux égarements sans remèdes, lorsque je rencontraï les chères âmes qui, sans avoir l'air d'y toucher, pansèrent mes blessures et m'aidèrent à marcher.

L'autre soir, je vis Clerval pour lui annoncer la retraite studieuse où j'allais m'enfermer avant l'irrévocable départ. Il pâlit un peu et se prit à sourire : « Vous aussi, vous partez ?... Je m'étais habitué à la pensée de toujours vous voir, me dit-il. Mais, fiat ! Nous ne sommes pas nos maîtres et nous ne choisissons ni le lieu ni l'heure. L'essentiel est de se tenir à la place où Dieu nous met et d'y faire son œuvre. Le monde est grand, mais les hommes se ressemblent tous lorsqu'on les regarde par le côté de leurs misères. Vous pourrez donc, là-bas comme ici, les relever, les aimer, leur faire du bien. N'en croyez jamais leurs apparences ; sous les dehors froids de leur attitude publique, sous les visages impassibles et fermés, il y a des cœurs qui souffrent, qui crient, qui se rendent. Seul, l'amour sans mesure peut les comprendre et les sauver. Plus il est pur, plus il est fort, plus cet amour devient capable de se dégager des obstacles pour aller droit vers les profondeurs qu'il faut atteindre. Nous sommes vos amis, vous le savez. Jamais nous ne vous oublierons. Ne nous oubliez pas ! »

Non, je n'oublierai pas. Il me semble même que j'emporte d'ici comme un germe fécond et vivace qui croîtra partout où je serai, si Dieu veut ! Ne me demande point, cependant, quels sont mes projets. Je n'en puis former aujourd'hui. Tout au plus, pourrai-je te dire que je m'efforcerais de devenir un bon avocat. Mais ce que je sais bien, c'est que rien ne vaut que par l'âme qu'on y apporte.

Un moment, il est vrai, j'eus comme le frisson d'une ascension plus haute. L'abbé D... m'avait fait comprendre, à un degré inconnu, la grandeur du sacerdoce. Je reculai cependant, car la pensée de l'acte suprême éveilla en moi les troubles anciens. Ce n'est pas une destinée commune que de tenir entre ses mains tremblantes le calice d'où ruissellent sur le monde les grâces divines. L'homme que Dieu appelle plus près de lui pour devenir l'instrument de ses miséricordes, doit pouvoir offrir au Maître autre chose que ce cœur dolent qui est le mien. Aussi, quand parfois de jeunes séminaristes se glissaient dans notre groupe, j'étais pris d'un indéfinissable malaise : j'avais peur qu'il ne leur vint à la pensée que notre modeste apostolat de laïques put avoir autant d'attraits que l'autre auquel ils étaient appelés. Non, mille fois non ! Nous sommes des témoins, qui peuvent sans doute dire l'objet de leur foi et révéler aux autres leur intime expérience, mais notre effort s'arrête, impuissant, au seuil des âmes, car ce n'est pas à nous qu'il appartient de prononcer les paroles qui délient et qui sauvent.

Du moins, en ce rôle modeste, nous aussi nous contribuons à glorifier le Maître et à répandre sa bonté. Et j'avoue d'ailleurs qu'il est un peu vain le jeu qui consiste à comparer deux états différents et à peser par avance leurs mérites ou leurs difficultés. L'important

n'est-il pas de correspondre à l'appel, de donner toute sa mesure dans l'état où Dieu vous a conduit ! Sur ce dernier point, j'aurai fort à faire, je le pressens, car qui peut, en vérité, soutenir qu'il donna toujours sa pleine mesure !...

Cependant, j'ai contracté ici la soif inextinguible de ce qui est vrai et comme le dégoût mortel de ce qui est le faux et le convenu. J'aime les chapelles recueillies, mais seulement celles qui s'ouvrent sur les larges nefs. Il ne me vient pas à la pensée que l'habit, la demeure ou le voisinage puissent être des obstacles sérieux à la belle fraternité des âmes.

L'abbé D. nous disait que nous jouons un jeu indigne avec Dieu en lui décernant des hommages auxquels nos actes ne souscrivent point. Eh bien, nous faisons de même avec nos frères. Nous leur parlons d'amour chrétien et nous ne les aimons pas, car si nous les aimions, nous serions près d'eux quand ils souffrent, nous ferions pour eux le sacrifice de nos mondanités, nous dépenserions nos pas, nos forces, notre indulgence, notre bonté prévenante. Il m'est désormais impossible d'arriver à me bercer d'une piété abstraite. C'est parmi les hommes que je dois satisfaire à la Loi divine, et c'est pour les hommes terrestres que le Maître a donné son sang et promis ses joies.

Après les jours que j'ai vécus, après les sensations d'imminente chute que j'ai éprouvées, je me représente mieux le chemin par où l'on s'avance vers l'aveuglement, l'irréligion ou le néant moral. Et je songe davantage à comprendre et à aimer qu'à maudire et détester les pauvres âmes chancelantes.

Lorsque ces âmes nous voient dans une attitude d'irréductible haine ou d'hostile réserve, quelque chose proteste en elles et nous ne sommes plus compris.

C'est qu'elles s'attendent à nous trouver tels que notre religion nous promet.

Quand on pense à ces choses, on sent le poids des terribles responsabilités qui pèsent sur l'ensemble des catholiques. Car la question est la même, en général. Le monde qui nie, persifle, oui, c'est lui qui, fouillant avec son rude scalpel nos cœurs de croyants, y cherche âprement l'étincelle sacrée.

Il dépend de nous que cette étincelle jaillisse. Mais qui donc y songe sérieusement, même parmi les meilleurs ? Ne vivons-nous pas penchés et les yeux ouverts sur le miracle que notre cœur aveugle ne sait point voir ? L'indicible attente est partout. Les mots divins dérobés à notre langue chrétienne encombrant les discours. Toutes les écoles s'arrêtent, impuissantes et muettes, devant le problème moral qui est au bout des grandes idées de réforme sociale. Nous voyons que ce qui transporte et soulève les foules, c'est bien moins les pénibles constructions sociologiques des novateurs que l'ardent sentimentalisme dont le christianisme est la source et, que seul, il peut nourrir de certitudes et de réalités positives. Et cependant, nous tournons le dos à l'évidence, nous repoussons d'un geste lassé ceux qui nous viennent les bras ouverts et le cœur souffrant !...

Au début de mes relations avec Clerval et l'abbé D. je fus sur le point de prendre pour de l'utopie l'idéal de charité qui est au fond de leur apostolat. J'apportais dans ce milieu le lot de mes préventions, et je taxai de mysticisme exagéré ces vues si peu marquées de sens utilitaire et pratique.

J'avoue en n'être plus là, aujourd'hui. L'utopiste est celui qui rêve de l'impossible, qui construit en dehors du plan providentiel, qui ne s'appuie, pour une œuvre démesurée, sur aucune force certaine. Le chrétien

mystique est tout le contraire de ce personnage. Il travaille à un ouvrage dont les lignes furent esquissées par Dieu et demeurent visibles à travers l'histoire. En s'associant à cette œuvre qui les dépasse, il recule les bornes que les forces humaines peuvent atteindre, il fait de la réalité avec du mystère, il pose dans une vie terrestre un principe de développement surnaturel, il rectifie, accroît, ordonne les éléments de puissance que nous portons tous en germe.

Tout cela, je l'ai vu et expérimenté par moi-même pendant mon séjour ici, près de ce cher Clerval, dont l'image vivra, attirante et impérissable, au plus profond de mon cœur. C'est à lui que je dois la paix et la joie retrouvées ; sur ce point, aucun doute n'est possible, bien que notre ami ne se soit jamais dépeigné en discours auprès de moi. Mais l'action des âmes bonnes échappe aux communes conditions ; nous n'en pouvons saisir souvent que le rayonnement paisible, et tous nos efforts pour en condenser scientifiquement la méthode demeurent inutiles. Je ne me suis, du reste, jamais essayé à ce jeu, car on ne disèque pas sans l'anéantir l'harmonie complexe dont est faite la puissance morale d'un homme. Il me suffit d'interroger ma vie à moi pour y retrouver comme une généreuse chaleur et comme une douce lumière allumées au contact de ce cœur ami. Il me suffira d'évoquer son image pour me rappeler le sentiment d'intime sécurité si souvent goûtée auprès de lui.

Je termine cette lettre au moment où il me semble qu'un chapitre de ma vie vient de se fermer, le plus doux, le plus jeune, mais le plus décisif aussi. Son souvenir éclairera longtemps les jours nouveaux qui viennent et, sans doute, il les rendra meilleurs.

Adieu. Pour bientôt ma visite. Affectueusement.

Ton cousin,

RÉMY.